

BENOÎT RONDEAU

LE GÉNÉRAL PATTON

Le héros controversé de l'US Army

TEXTO

Texte est une collection des éditions Tallandier

Conseiller éditorial : Claude Quétel

Cartes : p. 118, 229, 266, 301, 439, 471, 530 : © Légendes
Cartographie / Éditions Tallandier, 2016 ; p. 419, 510 :

© Florence Bonnaud /
Éditions Tallandier, 2016

1^{re} édition sous le titre : *Patton. La chevauchée héroïque*
© Éditions Tallandier, 2016 et 2023 pour la présente édition
48, rue du Faubourg-Montmartre – 75009 Paris
www.tallandier.com
ISBN : 979-10-210-6100-2

*À mon père, avec lequel j'ai si souvent
échangé sur George S. Patton
et qui aurait tant apprécié ce livre.*

Prologue

Au printemps 1944, juste avant le débarquement en Normandie, le général Patton prononce un discours resté célèbre :

« Messieurs, ces bruits qui courent à propos d'une Amérique voulant rester en dehors de la guerre et refusant de se battre ne sont que des conneries. Les Américains aiment se battre par tradition. Tous les vrais Américains aiment l'éclat et le fracas de la bataille. Quand vous étiez gosses, vous admiriez tous le champion de billes, le coureur le plus rapide, les joueurs de football, les boxeurs les plus solides. Vous êtes ici pour trois raisons : premièrement, pour défendre vos foyers et ceux que vous aimez ; deuxièmement, par respect pour vous-même et parce que vous ne voudriez pas être ailleurs. Troisièmement, parce que vous êtes des vrais hommes, et que les vrais hommes aiment faire la guerre. Les Américains aiment les vainqueurs. Les Américains ne supportent pas les perdants. Les Américains méprisent les lâches. Les Américains jouent toujours pour gagner, ils ne supportent pas les perdants et méprisent les lâches. C'est pourquoi l'Amérique n'a jamais perdu et ne perdra jamais une guerre, tout simplement parce que l'idée de perdre nous est insupportable.

Une armée vit et combat comme une équipe. Toutes ces histoires d'héroïsme individuel ne sont que des foutaises, et nous avons la meilleure nourriture, le meilleur équipement, le

meilleur état d'esprit et les meilleurs soldats du monde. C'est pourquoi, par Dieu, j'ai pitié des pauvres fils de pute que nous allons affronter. Ces trucs d'héroïsme individuel sont des conneries. Le bâtard bilieux qui l'a écrit pour le *Saturday Evening Post* n'y connaissait pas plus sur la guerre qu'il n'y connaissait sur baiser.

Tous les véritables héros ne sont pas pour autant des combattants de livres de guerre. Chaque homme de l'armée a un rôle essentiel à jouer. Chaque petite fonction est essentielle à l'ensemble. Que se passerait-il si chaque conducteur de camion décidait qu'il n'aimait pas le mugissement de ces obus et, effrayé, sautait la tête la première dans un fossé ? Il pourrait se dire : "Je ne leur manquerai pas, après tout, un type sur des milliers..." Qu'arriverait-il si nous devions tous penser comme ça ? Où diable en serions-nous aujourd'hui ? À quoi ressemblerait notre pays ? Nos familles ? Nos foyers ? Le monde ? Non, Dieu merci, les Américains ne pensent pas comme ça. Chaque homme accomplit sa tâche. Chaque homme est au service de l'ensemble. Chaque arme, chaque service, chaque unité est un rouage essentiel de l'ensemble. Nous avons besoin de la logistique pour approvisionner nos canons et nos tanks, et nous permettre d'avancer. Nous avons besoin de l'intendance pour manger et nous habiller, parce que, là où nous irons, il n'y a rien à barboter. Tous les hommes du mess ont une mission à remplir, même celui qui fait bouillir l'eau pour nous éviter d'avoir la diarrhée. Même l'aumônier est important, car si nous nous faisons tuer et qu'il ne se trouve pas à nos côtés pour nous inhumer, nous irons tous en enfer.

Chaque homme ne doit pas seulement penser à lui mais il doit aussi penser à son copain qui combat à ses côtés. Nous ne voulons pas de lâches dans l'armée. Il faudrait les exterminer comme des mouches. Sinon ils rentreront à la maison après la guerre ces fichus couards et ils feront d'autres trouillards. Les héros, eux, donnent naissance à des héros. Éliminons ces putains de mauviettes et nous aurons une nation de braves. L'un des types les plus courageux que j'aie vus

durant cette guerre travaillait sur un poteau télégraphique au beau milieu des combats, en Tunisie. Je me suis arrêté pour savoir ce qu'il foutait là-haut par un moment pareil, et il m'a répondu : "Je fixe un câble, mon général." Je lui ai demandé : "N'est-ce pas un peu risqué de faire ça maintenant ?" Et il m'a répondu : "Oui monsieur, mais ce satané câble doit être fixé." J'ai demandé : "Est-ce que ces avions qui mitraillent la route ne vous inquiètent pas ?" Et il m'a rétorqué : "Eux non... Mais vous, oui, mon général !" Voilà un vrai homme, un vrai soldat qui a fait passer son devoir en priorité, même si son travail pourrait paraître insignifiant. Et vous auriez dû voir ces camions sur la route de Gabès. Leurs chauffeurs étaient magnifiques. Ils roulaient jour et nuit sur ces fichues routes, sans s'arrêter, sans jamais hésiter sur l'itinéraire à emprunter, encadrés par des explosions. Nous sommes passés grâce au bon vieux cran américain. Beaucoup de ces hommes ont conduit pendant plus de quarante heures. Ce n'étaient pas des combattants, mais ils avaient un boulot à faire, et ils l'ont fait, et sacrément bien. Ils faisaient partie de l'équipe. Sans ce travail d'équipe, sans eux, la bataille aurait été perdue. Quand tous les maillons sont solidaires, la chaîne devient incassable.

N'oubliez pas : vous ignorez que je suis là. Aucune mention de ma présence ne doit apparaître dans vos lettres. Le monde ne doit pas savoir ce qui a bien pu m'arriver. Je ne suis pas censé commander cette armée. Je ne suis même pas censé être en Angleterre. Laissons ces fichus Boches être les premiers connards à le découvrir. Je veux les voir, un de ces jours, se dresser sur leurs pattes arrière et hurler : "Mon Dieu, c'est cette putain de 3^e armée et à nouveau ce fils de pute de Patton !" Nous voulons les expédier en enfer. Nous voulons y aller et mettre de l'ordre dans cette saleté. Ensuite, nous devons faire une petite excursion contre ces salauds de Japs et nous nettoierons aussi leur repaire, avant que les Marines ne s'en attribuent tous les fichus honneurs.

Bien sûr, nous voulons tous rentrer au pays. Nous voulons tous finir cette guerre. Mais vous ne pouvez gagner une guerre

en restant allongé. Le moyen le plus rapide de le faire est d'aller choper les bâtards. Le plus vite ils sont exterminés, le plus vite nous rentrons à la maison. Le plus court chemin vers la maison passe par Berlin ! Et quand nous entrerons dans Berlin, j'abattraï personnellement ce gibier de potence de fils de pute d'Hitler, comme j'abattrais un serpent à sonnette !

Lorsqu'un homme se planque, il finit toujours par se faire tuer. Au diable une telle idée, au diable un tel soldat ! Mes hommes ne creusent pas des trous de combat, je ne veux pas qu'ils le fassent, car s'enterrer ne fait que ralentir une offensive. Avancez, toujours et encore, et ne laissez pas le temps à l'ennemi de creuser. Nous gagnerons cette guerre en nous battant et en montrant aux Allemands que nous avons plus de couilles qu'eux. Nous n'allons pas simplement tuer ces fils de pute : nous leur arracherons les tripes et nous graisserons les chenilles de nos chars avec. Nous allons liquider ces suceurs de queue à coups de pelle ! La guerre est une chose sanglante et barbare. Vous devez faire couler leur sang ou bien ils feront couler le vôtre. Quand les balles s'écraseront autour de vous, quand vous vous essuieriez de la boue de votre visage et que vous réaliserez que c'est le sang et les tripes de votre meilleur ami, alors vous saurez quoi faire, faites-moi confiance !

Je ne veux pas recevoir de messages à la con disant : "Je tiens ma position." Nous ne tenons pas le moindre de ces foutus trucs ; laissons ça aux Boches. Nous avançons constamment et nous ne tenons rien d'autre que les couilles de l'ennemi. Nous allons les lui tordre et lui botter le cul. Notre plan consiste à avancer encore et toujours, et peu m'importe que nous passions sur, sous ou à travers l'ennemi : nous allons le transpercer comme un tas de merde. Parfois, on se plaindra que nous poussons trop durement nos gens. Je me fous complètement de telles jérémiades, car plus nous pousserons, plus nous tuerons d'Allemands ; et plus nous tuerons d'Allemands, moins d'Américains mourront. Pousser signifie moins de pertes, je veux que vous vous souveniez tous de ça.

PROLOGUE

Messieurs, il y a une chose importante que vous pourrez dire quand vous serez rentrés à la maison. Vous pourrez tous remercier Dieu pour cela. Remerciez Dieu car, dans vingt ans, lorsqu'assis sur vos genoux, devant la cheminée, votre petit-fils vous demandera ce que vous avez fait pendant la Seconde Guerre mondiale. Vous n'aurez pas à toussoter, l'air gêné, et à lui dire en regardant dans le vague : "Eh bien, ton grand-père a charrié de la merde en Louisiane." Non, messieurs, vous pourrez le regarder droit dans les yeux et lui dire : "Fils, ton grand-père a chevauché avec la célèbre 3^e armée et un salopard de fils de pute nommé Georgie Patton !" C'est tout ! »

Introduction

Un général charismatique

« Qu’as-tu fait pendant la Seconde Guerre mondiale ? » Des millions de vétérans américains ont dû répondre à cette question posée par leurs enfants ou leurs petits-enfants. Les anciens GI évoquent avec émotion la bataille de Normandie, la guerre du Pacifique, le corps des Marines ou la campagne d’Italie. Pour les vétérans de la 3^e armée, la réponse est immuable : « J’étais avec Patton. » Eux, ils étaient les soldats d’un général devenu une légende – les autres étaient de la 1^{re}, de la 5^e armée... Cette particularité dépasse le cadre des formations placées sous les ordres de Patton. À l’époque, dans les journaux, les articles titraient « L’armée de Patton », mais jamais « L’armée de Bradley », « de Hodges », « de Patch » ou « de Clark », en 1944, respectivement les commandants du 12^e groupe d’armées, de la 1^{re} armée, de la 7^e armée et de la 5^e armée. Au début de 1945, le *Daily Mirror* indique que la 1^{re} armée s’est emparée de Cologne, que Patton – et non la 3^e armée – s’est avancé de 50 kilomètres en Allemagne. En mars 1945, le *Los Angeles Times* souligne que « Les hommes de Patton prennent le Rhin d’assaut ». Dès la campagne de Sicile, deux ans plus tôt, le *Telegram Tribune* de San Luis Obispo annonce que « L’armée de Patton fonce à travers le centre de la Sicile ». Le *Star and Stripes*, un des journaux officiels de l’armée américaine, adopte le même ton dans ses colonnes¹.

Il s'agit d'emblée d'une caractéristique insigne de ce général qui a su personnifier son armée.

Chargé de censurer les lettres expédiées au pays par les *boys* de la 3^e armée, le capitaine Chesterfield Smith, de la 94^e DI, se souvient de la fierté avec laquelle les soldats servaient sous les ordres du charismatique Californien George Smith Patton : « "Je suis un homme de Patton." Ils voulaient être des combattants grâce à lui. Ils voulaient gagner cette fichue guerre pour lui. Ils l'ont tous mis dans leurs lettres². » Les témoignages abondent. Dès 1942, malgré sa douleur, l'épouse d'un soldat tombé au champ d'honneur au Maroc écrit à Beatrice Patton, la femme du général : « Dites au général Patton à quel point Nick était fier et heureux d'être avec lui³. » Sentiment que partagent ceux qui critiquent pourtant un supérieur exigeant et au commandement controversé. Avec le temps, conscients d'avoir côtoyé une légende, ceux qui ont subi des remontrances en tirent de la vantardise, loin de tout ressentiment. Tous se souviennent du jour, de l'instant où il leur a adressé la parole. Si ses manières étaient durement ressenties, sa présence au sein de la troupe et ses adresses choisies avaient l'effet escompté : revigorer le moral et préparer les hommes à affronter l'ennemi. Cas unique au cours du conflit, à l'exception de l'Afrikakorps de Rommel, l'armée s'identifie à son commandant. La légende qui entoure le général se confond avec les exploits de toute une armée. Il inspirait l'élan et le dynamisme à ses hommes, il voulait que tous le reconnaissent. Il savait les mener à la victoire.

Pour les soldats américains, George Smith Patton est paré des attributs qui forgent un mythe : l'allure, l'assurance, le vocabulaire châtié, les excentricités et le tempérament, ainsi qu'un ego surdimensionné. C'est un général vainqueur. « Nous savions que c'était un gagnant, écrit Coy Eklund qui appartenait au QG de la 3^e armée. Et, avec lui, nous allions vaincre⁴. » Au moment des combats pour la ligne Siegfried, *Time Magazine* écrit : « Il était (après la percée d'Avranches) désigné pour être le héros public n° 1 de la guerre en Europe. » Le journaliste

poursuit : les Américains, prompts à l'idolâtrie, tiennent avec Patton le candidat idéal « correspondant à l'idée commune de ce que doit être un général érigé en héros⁵ ». Aux États-Unis, pendant les années de guerre, sa popularité est telle que des admirateurs accrochent son portrait au mur⁶. Des milliers d'autres envoient des lettres à la poste d'un village appelé Patton, dans le comté de Cambria en Pennsylvanie, réclamant un cachet au nom du prestigieux général, qui n'a aucun lien avec cette localité⁷. Confronté aux chasseurs d'autographes, il est contraint de prévenir le censeur que sa lettre a déjà été contrôlée par un de ses collaborateurs. Parmi ses admirateurs se distingue une jeune femme de Harrisburg (Pennsylvanie), Mary Jane Krieger. Cette inconnue et lui sont en relation épistolaire pendant la guerre. En dépit de sa lourde mission, il prend le temps d'échanger sur la poésie avec cette jeune admiratrice⁸.

Ce charisme le distingue de la plupart de ses pairs. Bradley n'aura jamais auprès de ses troupes la notoriété de Patton auprès des siennes. Un général a dit de Bradley que sa présentation des détails d'une opération sur une carte s'effectuait « avec autant de panache qu'un enseignant détaillant le programme du semestre ». Prenant soin de sa tenue en toutes circonstances, portant l'uniforme avec élégance, Patton sait se démarquer d'emblée lorsqu'il pose pour la postérité en compagnie d'autres généraux, même lorsque ceux-ci, Bradley, Hodges ou Simpson*, portent le casque ou le bel uniforme⁹.

Une personnalité complexe

Les opinions au sujet de Patton vont de l'adulation à une condamnation frisant la mauvaise foi, doublée d'une antipathie confinant à la caricature¹⁰. Andy Rooney, de CBS, prétend que c'est parce que l'armée américaine avait peu de soldats

* Le chef de la 9^e armée.

de la trempe de Patton qu'elle a été en mesure de remporter la victoire¹¹. Pour certains, il y a une forme de folie chez lui. Pour beaucoup, ce général est une figure à respecter, mais elle ne donne pas pour autant envie de s'identifier à lui : on admire ses performances, beaucoup moins sa personnalité et son jugement. Cet homme est indubitablement le général le plus flamboyant de la Seconde Guerre mondiale.

Nous connaissons Patton grâce à ses carnets, édités par Martin Blumenson, et aux allusions empreintes de jalousie de ses pairs dans leurs Mémoires. Et avant tout par le prisme déformant du film de Franklin J. Schaffner dans lequel le public découvre un général colérique, assoiffé de gloire. Patton en est responsable : il s'est forgé une image de dur à cuir insensible, travaillant son attitude devant un miroir en déclamant *Henri V* de Shakespeare, regrettant de ne pas être né avec un visage de guerrier¹². « C'était un acteur, déclare sa fille Ruth Ellen, il se comportait ainsi avec les autres, mais pas à la maison¹³. » Complexé par sa voix haut perchée, il estime qu'un soldat doit avoir une posture virile, maîtriser sa peur et se préparer au combat, ce que facilitent un faciès belliqueux et une hargne guerrière.

Patton laisse l'image d'un va-t-en-guerre. « Nous sommes des gens chanceux. Nous sommes en guerre ! Nous avons une opportunité de combattre et de mourir pour quelque chose. Beaucoup de personnes n'obtiennent jamais cette chance¹⁴ ! » Tels sont les propos qu'il tient à ses troupes. « J'aime la guerre », cette affirmation ne doit pas laisser place à une mauvaise interprétation. Il aime se battre, il apprécie les responsabilités et les défis que représente le combat. Mais pas la guerre en tant que telle, ainsi que les souffrances qu'elle occasionne. Il l'aime comme un chirurgien aime sa profession, et n'apprécie ni la maladie ni les blessures¹⁵. À Londres, en 1944, au cours d'un dîner en compagnie de deux acteurs, Alfred Lunt et Lynn Fontanne, le général Patch prétend se battre pour son pays et pour préserver le monde. Patton, lui, fait une tout autre déclaration à la comédienne qui vient du cœur : « Chère madame,

je me suis battu toute ma vie et j'espère que je continuerai à le faire indéfiniment, pour la simple raison que j'aime me battre¹⁶. » C'est un professionnel de la guerre, au sens noble du terme.

Les uns ne retiennent que sa vulgarité et son arrogance, l'image de ce général mal-aimé giflant ses soldats. Pour eux, il ne peut pas représenter l'Amérique dans ce qu'elle fait de mieux. D'autres retiennent le leader d'exception qu'il est. Le personnage est pourtant plus nuancé. Son destin est une véritable épopée.

Patton était écrivain et poète. Cultivé et au fait de la chose militaire, il est toujours soucieux de parfaire sa connaissance de l'art de la guerre. Sportif accompli, il pratique l'équitation, excelle au polo, ainsi qu'à l'escrime. Ce qui lui a permis de concourir aux Jeux olympiques de 1912. Il a appris à naviguer sur un voilier et à piloter un petit avion. Il est aussi photographe amateur et multiplie les clichés avec son Leica, désormais exposés à Fort Knox¹⁷.

C'est également un gentleman, un hôte courtois, urbain et affable, non dénué d'humour. Il peut se montrer sensible, et même émotif. « C'était le plus grand pleurnichard que j'aie connu, rapporte Ruth Ellen, il ne pouvait contenir son émotion devant un film ou un livre, quand il écoutait sa femme lui faire la lecture¹⁸. » Plein de compassion, il met un point d'honneur à se rendre auprès des blessés dans les hôpitaux. S'il jure sans cesse et se montre grossier, il ne blasphème pas. S'il est irascible et cède à des accès de rage, il sait également faire amende honorable et se confondre en excuses avec autant de célérité.

Patton, en patriote convaincu et homme d'honneur, a le sens du devoir. Avidé de gloire, son ambition est sans limites et, depuis son plus jeune âge, il est persuadé d'être destiné à laisser l'empreinte de son sceau dans l'histoire militaire. Initiateur du développement de l'arme blindée aux États-Unis pendant la Première Guerre mondiale, il est reconnu comme l'un des pionniers de la guerre de mouvement au xx^e siècle.

Il a contribué à conduire l'armée américaine à la victoire lors de la Seconde Guerre mondiale. Son apport aux campagnes majeures du conflit l'a propulsé au rang de mythe.

Ses faits d'armes ne lui ont cependant pas permis d'épingler une cinquième étoile à son uniforme. Il termine la guerre à un poste administratif, lui qui piaffait d'impatience pour affronter l'empire du Japon. De fait, s'il a su mener des opérations décisives avec rapidité et à moindre coût humain, il a commis des erreurs qui auraient sonné la fin de la carrière d'autres officiers. Sans doute n'est-il ni le génie absolu de la guerre ni l'homme dénué de cœur que l'on décrit, mais ces deux images restent attachées au général au colt à crosse d'ivoire qui a forgé sa légende.

Un héros qui n'a pas écrit son livre

Patton est d'autant plus entouré d'une aura qu'il n'a pas laissé sa vision de la guerre et qu'il n'a pu répondre aux critiques. Comme Rommel, ses écrits n'ont été publiés qu'à titre posthume. Il sait que sa carrière de soldat sera scrutée ; sans prétention déplacée, il est conscient que sa place dans l'Histoire est assurée. Avec une certaine fausse modestie, il écrit à sa sœur Nita : « Je faciliterai certainement la tâche de mon futur biographe – si jamais j'en avais un –, grâce à mes notes de guerre si proprement classées. » Ce souci de la mémoire écrite n'est pas nouveau. Il écrit sur sa famille, sur lui depuis longtemps. Le 11 juillet 1913, ses carnets s'ouvrent ainsi : « Faits, dates et incidents de ma vie qui, je l'espère, intéresseront la postérité, mais je crains que cela ne soit pas le cas¹⁹. »

Il est gouverneur militaire de Bavière quand il commence à rédiger un livre dans lequel il rassemble les enseignements qu'il tire de la guerre. Des amis, comme Charles Summerall ou Charley Codman, en ont lu quelques chapitres²⁰. Cet ouvrage a été publié – de façon expurgée – sous le titre *War as I Knew It, La guerre telle que je l'ai connue*. Patton avait d'abord songé

à l'appeler *War as I Saw It, La guerre telle que je l'ai vue*. La fibre patriotique de son journal est évidente et Douglas Southall Freeman, qui est chargé de la mise en forme du livre sous l'égide de Beatrice, est conscient qu'il faudra attendre des décennies pour qu'un historien produise une bonne biographie de Patton. Au cours de cette période, Robert Allen publie *Lucky Forward*, une histoire de la 3^e armée que Beatrice considère comme un plagiat²¹.

Dans les années 1970, Martin Blumenson édite les fameux *Patton Papers*, les *Carnets de Patton* à partir de son journal intime et de divers documents. Cette décision n'a pas été facile à prendre pour la famille. Toutefois, elle s'est imposée afin que l'ensemble de l'histoire soit présentée dans un seul ouvrage sous sa supervision, plutôt que n'apparaissent des bribes de sa vie déformées par des « chacals », selon l'expression de Ruth Ellen²². Comme l'a démontré Daniel Feldmann dans un article remarquable²³, ces carnets ont cependant été largement retravaillés et expurgés de certains passages, d'autres ayant été ajoutés *a posteriori*, un travail de réécriture initié par Patton lui-même pendant la guerre (les addendas représentent de 15 à 30 % du texte selon les passages considérés), puis complété par une famille soucieuse de la postérité de l'illustre général (outre la correction des fautes d'orthographe, des termes comme « *nigger* » deviennent « *colored* »). La première version de ces carnets consiste en des notes manuscrites (qui sont actuellement consultables à la Library of Congress), puis, à partir du printemps 1943, Patton les fait taper à la machine, cette version étant elle-même amendée par Patton qui la corrige, des semaines après les faits relatés. Blumenson a utilisé une version mêlant le carnet et le texte dactylographié. Or des différences notables et significatives existent entre cette version et les écrits originels de Patton, les textes qu'il a écrits au moment des événements, différences dont Blumenson n'a pas tenu compte. Ce faisant, Patton travestit à l'occasion la réalité, se conférant une prescience des événements qui ne

peut que pousser à voir en lui un général infaillible, voire un génie militaire.

Pendant la guerre, Patton n'a donc de cesse de griffonner des textes qu'il donne ensuite à son sténographe, le sergent Joseph Rosevich, qui les met au propre tout en recopiant des passages pour son propre usage, ce que Patton ignore. Rosevich les vend ensuite à Ladislas Farago, qui écrit un des premiers livres marquants sur le sujet. Ce n'est toutefois qu'avec le livre de Blumenson que les pensées intimes de Patton apparaissent, non sans faire grincer des dents.

De fait, la publication des carnets a été cause de nombreux tracasseries. S'il faut en croire Stanley P. Hirshson²⁴, citant Drew Pearson, Eisenhower, qui brigue la présidence des États-Unis au début des années 1950, s'inquiète que l'épouse de Patton publie des extraits de son journal qui révéleraient sa liaison avec Kay Summersby* et son intention de quitter sa femme. Les craintes de l'ancien commandant suprême sont infondées, les papiers de Patton n'en faisant aucune mention, mais des passages remettent en cause la stature de l'homme : Patton le dépeint en opportuniste. Regnery, un éditeur conservateur de Boston, ainsi que Herbert Hoover, l'ancien président des États-Unis, aimeraient s'en servir pour nuire à la candidature d'Eisenhower. Les *Carnets* fourmillent d'une multitude de déclarations acerbes envers les principaux responsables des forces alliées. En 1983, Bradley reconnaît que leur lecture est pour lui une des plus fortes expériences littéraires de sa vie²⁵. Il s'était mis à apprécier ce subordonné difficile dès la bataille des Ardennes, son opinion est bouleversée quand sont publiés des textes dans lesquels les critiques fusent contre lui²⁶.

* Cette jeune Britannique fut le chauffeur d'Eisenhower à partir de 1943.

Pourquoi écrire un nouveau livre sur Patton ?

De nombreux ouvrages ont été écrits en français sur le général Patton et plus encore en anglais – un de plus semble une gageure ou une entreprise hasardeuse. Le lecteur français a accès depuis longtemps aux *Carnets de Patton*, réédités récemment sous le titre *Patton. Carnets secrets*, une version insatisfaisante à bien des égards. Le texte est limité par rapport à l'édition américaine, plus volumineuse, nonobstant, on l'a vu, les libertés prises dans celle-ci avec le texte original de Patton. Des détails importants sont passés sous silence. Ainsi, la célèbre affaire de Hammelburg, ce raid désastreux lancé par Patton en 1945 dans l'espoir de libérer son gendre prisonnier de guerre, n'est pas mentionnée. Enfin, la traduction de Jacques Mordal, reprise sans modification par Boris Laurent, pose problème. Le style de Mordal est bon et les propos de Patton assez fidèles, mais la traduction n'est pas exacte selon moi. Il y a des fusions de phrases, des passages éludés et une tendance à utiliser un nom propre lorsque Patton écrit « il ». Les temps des verbes ne sont pas respectés, de même que les choix faits par Patton quand il désigne quelqu'un par son nom ou son surnom (Eisenhower/Ike) ou quand il dit « Anglais » ou « Britanniques ». La question n'est pas de faire de la littérature : il faut être fidèle au texte d'origine. Qu'importe si Patton n'écrit pas dans un style soutenu : c'est le sien et ce sont ses mots qu'on veut lire. Par ailleurs, j'ai opté pour le tutoiement dans les échanges entre Patton et Eisenhower, les deux hommes étant amis et l'ambiguïté de la langue anglaise le permettant. Ma version est plus complète.

L'ouvrage le plus récent et le plus abouti est *Patton, le chasseur de gloire* de William Huon. L'abondante iconographie est stupéfiante par son originalité et le texte, écrit avec style, est efficace. La part belle étant accordée aux photographies, il est cependant loin de prétendre à l'exhaustivité : ainsi, les campagnes de 1944-1945 sont-elles expédiées en une trentaine

de pages, illustrations comprises. Le lecteur a aussi à sa disposition le *Patton* de Yannis Kadari. Cet ouvrage bien illustré permet une première approche, mais il est trop court en raison des contraintes de la collection à laquelle il appartient, et il omet étrangement des événements particulièrement significatifs comme l'affaire de Hammelburg, et, moins documenté, n'aborde ni la postérité ni l'art du commandement du général. Daniel Feldmann consacre un chapitre à Patton dans son *Ils ont conduit les Alliés à la victoire*, dans lequel un certain nombre de remarques pertinentes permettent d'éclairer d'un jour nouveau l'art du commandement du général.

Je suis redevable à tous ceux qui m'ont précédé dans l'étude de ce grand général, notamment aux Américains. Mes contacts avec Nathan C. Jones, le conservateur du musée de Patton à Fort Knox, ont été fructueux et m'ont permis d'affiner mes connaissances et de découvrir des détails essentiels. Les travaux de Blumenson sont indispensables et ont constitué ma base de travail, ainsi que les originaux des carnets de Patton, consultables sur le site de la Library of Congress et que j'ai pu étudier pour cette version révisée de mon ouvrage²⁷. De nombreux éléments des écrits du général que Blumenson n'a pas retenus ont été étudiés par la suite. L'excellente biographie de Carlo D'Este est, à cet égard, indispensable. Tout aussi incontournable est la lecture de témoignages comme – pour ne retenir que trois exemples – ceux de D.A. Lande, de Charley Codman, son assistant, ou de Bradley, qui fut son subordonné puis son supérieur. Les sources Internet n'ont pas été négligées.

Je n'ai pas pu faire l'économie de *Patton. Grandeur et servitude* de Ladislas Farago, un des premiers ouvrages majeurs sur Patton traduits en français. Cependant, Farago reconstitue les dialogues et multiplie les erreurs factuelles sur des événements pourtant connus. Dans ce livre, l'incident de Knutsford est traité à la légère²⁸ et le raid de Hammelburg passé sous silence. Jonathan W. Jordan signe un livre qui n'est pas inintéressant : *Brothers. Rivals. Victors. Eisenhower, Patton, Bradley and the Partnership that Drove the Allied Conquest in*

Europe. On pourrait déplorer le parti pris de l'auteur de citer les trois protagonistes par leurs prénoms, comme s'il était un de leurs intimes. J'ai retenu ce procédé uniquement dans le cas de Beatrice, l'épouse de Patton. Le livre de Jordan n'est pas exempt d'erreurs de détail sur les batailles. De même, *Fighting Patton* de Harry Yeide fournit des réflexions intéressantes sur la perception de Patton par ses adversaires ; toutefois il n'est pas toujours convaincant, soucieux qu'il est de devoir remettre systématiquement en cause ce qui est donné comme établi. La biographie de Hirshson est elle aussi à considérer avec une extrême prudence. L'auteur prend un parti pris clairement anti-Patton, il doute de sa liaison avec Jean Gordon, insiste sur les sentiments racistes qui caractériseraient le général, et lui attribue la responsabilité de crimes de guerre. Son travail d'historien n'est pas sérieux, car il se base sur des sources critiques sans se soucier de leur impartialité.

Mon texte est une synthèse, la biographie la plus exhaustive de Patton écrite en langue française. Il offre au lecteur des éléments qui n'étaient accessibles jusqu'alors qu'en anglais. Il apporte un éclairage sur la vie de Patton avant la Seconde Guerre mondiale, période moins connue et trop souvent rapidement abordée, alors qu'elle permet de mieux comprendre le personnage. Soucieux de rendre cette lecture agréable, j'ai multiplié les anecdotes et les faits relatifs au quotidien du grand général.

Le lecteur découvrira l'influence de sa femme et de ses amis tout au long de sa carrière, ainsi que le rôle de ses mentors. Les années de guerre font l'objet d'une attention particulière. Sa personnalité, l'analyse de son art du commandement et de son statut de grand général sont abordées en fin d'ouvrage. La conclusion, dont le propos est inédit, traite de sa postérité.

Patton est un héros aux dimensions de l'Amérique. De famille sudiste, originaire de Virginie, né dans le Far West californien, il a suivi ses études dans l'est du pays. Il a épousé une jeune fille d'une bonne famille de la région avant de ser-

LE GÉNÉRAL PATTON

vir dans des postes répartis sur toute l'étendue de l'Union, y compris aux îles Hawaï.

Patton symbolise l'Amérique que nous aimons. Une Amérique ambitieuse, triomphante et dynamique, celle qui nous a libérés du joug nazi et nous a préservés de l'emprise soviétique. Une Amérique envers laquelle la dette de notre pays est immense. C'est à la découverte intime de cet Américain hors norme que nous invite cet ouvrage.

Bien que j'aie toujours éprouvé de la sympathie pour George Smith Patton, je me suis efforcé de demeurer objectif. Les interprétations, les erreurs ou les choix de traduction relèvent de ma seule responsabilité.

Première partie

LA GENÈSE D'UN GÉNÉRAL
1885-1940

CHAPITRE PREMIER

Une jeunesse dans l'ombre des héros

Les Wilson : les pionniers du Nouveau Monde

George Smith Patton a vu le jour à 18 h 38 le mercredi 11 novembre 1885 dans la chambre où est née sa mère, sur la propriété familiale de Lake Vineyard. La demeure est sise à San Gabriel, près de Pasadena en Californie. L'événement est consigné dans la bible de cette famille très pieuse¹.

Le nouveau-né ne connaîtra pas Benjamin Davis Wilson, son grand-père maternel. Quant à sa grand-mère maternelle, elle disparaît alors qu'il n'est âgé que de 12 ans. Benjamin Wilson était un aventurier². À 15 ans, il ouvre un poste de traite à Yazoo City, au nord-est de Vicksburg, où il commerce avec les Indiens. Il s'installe ensuite plus à l'ouest et devient trappeur, l'un de ces fameux *Mountain Men* qui ont imprégné l'histoire américaine de leur légende, à l'instar de Kit Carson et de Jedediah Smith. Il fait partie des pionniers de la conquête de l'Ouest. À ce titre, Benjamin Wilson accompagne la deuxième caravane qui emprunte la piste de Santa Fe, la voie terrestre la plus méridionale permettant d'atteindre la Californie. Il effectue l'épique trajet en 1841, des années avant la fameuse ruée vers l'or de 1848. Il est un de ces rares Américains d'origine britannique à avoir atteint ce territoire bordant le Pacifique.

Il participe à plusieurs guerres, notamment à celle contre le Mexique, qui devait mettre la Californie dans le giron

américain. Il est aussi le premier maire de Los Angeles dans une Californie désormais américaine. C'est un notable de la région, un « Don », un de ceux qui implantent la culture de l'orange, et un des premiers à introduire les grands vignobles dans la vallée de San Gabriel. Benjamin laisse aussi son empreinte sur la toponymie. Une colline porte le nom de « mont Wilson ». Décidément actif, il fonde la ville de Wilmington avec Phineas Banning et y implante un port. Après une première union avec une femme d'origine mexicaine, Ramona, qui lui donne deux enfants³, cet illustre grand-père rencontre Margaret Hereford Wilson qui sera l'aïeule de Patton. Ils se marient en 1853.

Sa nouvelle épouse, Margaret, était la gouvernante de ses enfants. Elle aussi est une pionnière héroïque. Son petit-fils prétend qu'elle fut l'une des premières femmes à traverser les Grandes Plaines pour se rendre au Far West californien. Elle avait entrepris le périlleux voyage en raison de l'état de santé de son premier mari, le docteur Hereford, qui espérait que le climat lui serait plus favorable ; mais il décède en Californie. Le nouveau couple a deux enfants : Anne, née en 1858, que Patton appellera « tante Nannie », et Ruth, en 1861, la mère du futur général de la Seconde Guerre mondiale.

La maison – un ranch du nom de Lake Vineyard – fut bâtie par Benjamin Wilson aux alentours des années 1840. Ce grand-père participe à la fondation de Pasadena et devient l'un des horticulteurs les plus renommés de l'État. Millionnaire, il meurt en 1878, mais l'héritage est en partie dilapidé par son gendre, un certain Shorb, époux de Sue, la fille de son premier mariage⁴. Étrangement, le futur général minimise le legs des Wilson, qui ont assuré la fortune de sa famille⁵. Il s'enorgueillit des Patton et de leur héritage militaire.